

Jules Vallès écrivain rualiste

« Rentrons dans la rue, dit Gavroche. »

Victor HUGO, *Les Misérables*, IV, « L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis »

La rue est un élément essentiel dans l'identité littéraire, journalistique et politique de Jules Vallès. Vingt ans durant, Vallès brandit ce terme comme mot d'ordre. En même temps qu'il impose sa fracassante originalité avec le volume des *Réfractaires*, il lance dans *L'Événement*, à l'automne 1865, une série de chroniques intitulées « La Rue ». C'est aussi ce titre qu'il choisit, un an plus tard, pour son second recueil. Lorsqu'en 1867 Vallès fonde son propre journal, il le baptise *La Rue* – mot étendard pour une feuille littéraire par obligation, et sociale par conviction. En 1870, en 1879 encore, Vallès tente de ressusciter *La Rue* : ce titre vaut comme marque médiatique, indice esthétique et signature politique. En 1878, *Jacques Vingtras* est publié en volume sous le nom de Jean La Rue ; le dernier livre publié par Vallès s'intitule *La Rue à Londres*.

Pour Vallès, choisir la rue revient à privilégier l'investigation sociale sur le débat politique, même lorsque les lois de 1881 donnent à la presse (presque) toute liberté : au fil des articles, s'invente sous sa plume une forme avant-gardiste de reportage social. Il s'agit aussi de briser les cadres restreints de la chronique « causotière » des boulevardiers, pour fonder dans la presse un authentique espace démocratique, dont la rue est le forum quotidien. Se référer à la rue vaut enfin pour profession de foi réaliste, comme l'écrit Nerval qui, avant Vallès, s'intéresse à l'œuvre de Dickens¹.

En installant son atelier de chroniqueur dans la rue, Vallès entend, dès le Second Empire, conférer une visibilité au peuple immense des vies minuscules. Les rues des villes voient s'épanouir une nouvelle culture ouvrière que les élites rejettent avec mépris, et où Vallès saisit une créativité authentiquement populaire, croisant les immémoriales traditions de la banque et les innovations de la modernité. Remodelées, contrôlées, les rues des villes modernes sont aussi le lieu d'un conflit entre l'histoire officielle, que racontent les monuments, les noms inscrits sur les plaques, la majesté démonstrative des façades, et une mémoire insurrectionnelle que réactivent la Commune et ses spectres.

1. Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre* [1852], Paris, GF, 1990, p. 78.

LE PEUPLE EST DANS LA RUE

« Je prends ce titre : LA RUE, pour indiquer le caractère populaire de mes articles./Je suis du peuple, et ma chronique aussi². » Dans les années 1860, descendre dans la rue signifie d'abord rompre avec le boulevard³, milieu naturel de la chronique parisienne d'inspiration figarotière, laquelle se limite à « un tout petit, tout petit coin du monde, où justement on mène la vie factice⁴. » Cette conversion est un geste politique : le chroniqueur refuse les fastes du nouveau Paris d'Hausmann, spectaculaire capitale construite sur le refoulement – de sa mémoire, de son histoire, de ses pauvres aussi, rejetés dans les faubourgs. Le déplacement valorise en outre le social au détriment du politique, et marque une passation des pouvoirs, au moment où le discours de l'opposition se radicalise : « Le temps des parloles est mort. C'est la rue qui va causer⁵. » Enfin, la démarche est révolutionnaire au sens où elle confère une existence médiatique aux anonymes, aux effacés, au premier venu⁶ – les hommes (et les femmes) de la rue.

Envers du boulevard, la rue ne se confond portant pas avec les bas-fonds dont, à la suite du roman d'Eugène Sue, les mystères urbains diffusent les imaginaires⁷. La chronique réaliste se construit contre ces fictions sociales devenues légendes de la modernité, obsolètes et idéologiquement suspectes :

Les Mystères de Paris racontaient un monde qui avait vécu et même traînait encore son agonie au coin des bornes. Ce fut une révélation. Mais veut-on recommencer Rodolphe et Bras-Rouge, et la Goualeuse et les Martial ? [...] Qu'on ne fasse pas après la mythologie de l'Olympe la mythologie du ruisseau⁸ !

Reporter de terrain, Vallès confirme son analyse : plus de Gavroches et de Tortillard⁹ ; les « petits mystères » de la rue n'ont rien de mélodramatique¹⁰. Pas d'« almanach de saltimbanques » ni d'« Iliade des faubouriens¹¹ » donc : la vie, simple

2. Jules Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1975, p. 577.

3. Sur cette question, voir *Romantisme*, n° 134, 2006/4, « Le grands boulevards ».

4. Jules Vallès, « Hier-Demain », *Le Nain jaune*, 14 février 1867 [jour anniversaire de l'interdiction du banquet républicain de Paris en 1848], *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 917.

5. Jules Vallès, « Les boulevardiers (à propos du *Figaro*) », *La Rue*, 7 décembre 1879, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1990, p. 399-400.

6. C'est avec « le premier venu » qu'Alexandre Dumas s'entretient dans sa « Causerie » au *Mousquetaire*, en 1853. Voir Pascal Durand, « Ce que causer veut dire », *Entre presse et littérature*. Le *Mousquetaire*, journal de M. Alexandre Dumas (1853-1857), P. Durand et S. Mombert dir., Presses de l'université de Liège/Droz, 2009, p. 49-50 notamment.

7. Voir Dominique Kalifa, *Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013 ; Marie-Ève Thérénty, « Mysterymania. Essor et limites de la globalisation culturelle au XIX^e siècle », *Conquêtes du roman*, *Romantisme*, n° 160, 2013/2, ; *Les Mystères urbains au XIX^e siècle. Le roman de l'histoire sociale*, revue *Autour de Vallès*, n° 43, 2013.

8. Jules Vallès, « Les Romains nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864 [premier article de la série], *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 329.

9. Jules Vallès, « Une nuit blanche », *Le Nain jaune*, 14 mars 1867, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 932.

10. « Ce que les autres font pour les oisifs célèbres, nous allons le faire pour les artisans inconnus [...] nous raconterons les petits mystères des métiers [...] Nous nous appelons la Rue, et non pas le Faubourg, ni la Cour des Miracles. » (Jules Vallès, *La Rue*, « La Rue » [lancement du journal], 1^{er} juin 1867, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 937).

11. Jules Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 575.

et tranquille. Le terme même de « rue » affiche une platitude volontaire, sourdine anti-romantique dont Vallès s'explique dans sa préface au recueil de Lucien-Victor Meunier intitulé *Les Clameurs du pavé* (1884) : « Mot déclamatoire¹² ! » Ce slogan paradoxal inverse les connotations négatives (« nullité crasse », dirait Brunetière...) attachées à la quotidienneté¹³. Le chroniqueur de la rue saisit, à nu, ce qui du social se voit sans être vu.

Ainsi implantée dans la rue, la chronique réclame une poésie renouvelée, à vocation interstitielle. La temporalité quotidienne se loge dans les moments creux de l'actualité : « Dans *L'Événement*, qui veut se vendre à la foule, je voudrais faire un courrier pour la foule./[...] Je paraîtrai au jour où les autres n'auront pas d'aliments ou se reposeront¹⁴. » L'écrivain réaliste pratique systématiquement le décalage, allant jusqu'au contournement de l'événement, voire à son effacement : « Point de femmes tuées, ni cadavres, ni cicatrices¹⁵ ! » D'ailleurs, le calendrier de la rue ne se superpose que partiellement aux « marronniers » médiatiques. Certes, le Nouvel an, la Toussaint, Christmas à Londres, font date pour tout le monde ; mais l'almanach des pauvres a d'autres scansion, par exemple la menace du terme¹⁶.

À ce réaménagement de la temporalité médiatique s'ajoute le décentrement spatial. S'intéresser à la vie de la rue, c'est se détourner des zones surmédiatisées pour intégrer un hors-champ sociologique qui ne se confond pas nécessairement avec les marges ou les envers. Rien à voir avec l'imaginaire des bas-fonds – la rue est à ciel ouvert, au contraire de ces égouts ou de ces enfers sociaux qu'on dit travailler les sous-sols de la ville-lumière. Nul besoin de déployer la brutalité voyeuriste propre à l'enquêteur social. D'innombrables artisans et commerçants travaillent à leur échoppe dressée dans la rue ; la vie des pauvres déborde des mansardes insalubres : « La rue, c'est le salon des misérables¹⁷. »

En revanche, le chroniqueur étend son champ d'investigation, non sans mobiliser un vocabulaire politiquement connoté : « La rue de Sèvres... C'est une de mes communes de Paris. Les maisons n'y sont pas faites pour les délicats et les heureux¹⁸. » Plus loin, on traverse les faubourgs où l'urbanisation haussmannienne a confiné les artisans et les ouvriers – zones incertaines où le narrateur du *Spleen de Paris* rencontre Mademoiselle Bistouri ; critique littéraire, Vallès avait dès 1865 salué l'intérêt des Goncourt pour ces confins¹⁹. L'urbanisme londonien, note l'exilé (comme beaucoup

12. Jules Vallès, Préface aux *Clameurs du pavé* [mars 1884], *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 1129.

13. Gustave Flaubert, *Madame Bovary* [1857], Paris, GF, 1986, p. 101.

14. Jules Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 575. La série d'articles *La Rue à Londres* adopte un positionnement comparable (lettre à Hector Malot, 17 mai 1878, *Correspondance avec Hector Malot*, Paris, EFR, 1968, p. 270).

15. Jules Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques », *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 715.

16. Jules Vallès, « Lettres républicaines. Le terme », *La Marseillaise*, 8 janvier 1870, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 1143. Cet article sera repris partiellement sous le titre « La Grève du loyer », *Le Cri du peuple*, 8 mars 1871. La question des loyers a été déterminante au moment de la Commune.

17. Jules Vallès, *La Rue à Londres*, « La Rue », *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 1149.

18. Jules Vallès, *L'Événement*, 23 janvier 1866, passage cité par R. Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution*, Du Lérot, Tussan, Charente, 1987, p. 115.

19. Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux* [1864], Paris, GF, 1990, p. 113-114.

de ses contemporains), est très différent à cet égard – pratiquant, dans ses rues, une juxtaposition cynique entre l'opulence spectaculaire et la misère la plus noire²⁰.

« Homme des foules », comme le peintre de la vie moderne pour Baudelaire, le chroniqueur de la rue refuse néanmoins le vampirisme latent inhérent à la démarche du narrateur-flâneur du *Spleen de Paris*²¹. À chacun des passants anonymes²² est due l'attention que, en cet âge des biographies, on porte aux célébrités. « Ce que les autres font pour les oisifs célèbres, nous allons le faire pour les artisans inconnus²³ », annonce le premier numéro de *La Rue* ; et d'insister, dès la semaine suivante : « Nous parlons d'écrire l'histoire des simples et des pauvres²⁴. »

Dans ce bouquet d'existences infimes, il est des destinées marquées par la bizarrerie, voire la monstruosité. Vallès sacrifie volontiers au genre médiatique des « portraits d'excentriques », à la mode dans la petite presse fantaisiste. Les réfractaires mis en scène dans le recueil du même nom, comme l'Homme orange dans *La Rue*, font partie de ces « monstres innocents²⁵ » qui hantent le « labyrinthe pierreux » des grandes villes :

Chaque boulevard, chaque quartier, ce jardin, ce square, ont leurs habitués excentriques, entêtés, qui font retourner la tête à tous les passants. Leur biographie, si on la tenait, aurait un saveur sans pareille²⁶.

Le terme de « biographie » atteste du sérieux de l'entreprise – d'autant plus que ces excentriques sont parfois les fantômes surgis de l'histoire des vaincus : ainsi Françoise (prénom aussi banal que possiblement allégorique), autrefois fiancée à l'un des quatre sergents de la Rochelle, traîne son inconsolable deuil républicain au coin de la rue de la Chaise²⁷. C'est aussi une histoire culturelle alternative, « populaire », que proposent ces biographies des héros de la rue – Vigneron, l'auteur du *Convoi du pauvre*, ou l'homme à la vielle : « Pourquoi n'aurait-il pas son histoire, puisqu'il a sa popularité ?/Cette histoire est simple, trop simple²⁸. » Ce respect de la nudité biographique milite pour l'avènement démocratique des individus.

20. Jules Vallès, *La Rue à Londres*, « La Rue », *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 1148.

21. « Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut, à sa guise, être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant. » (Charles Baudelaire, « Les foules », *La Revue fantaisiste*, 1^{er} novembre 1861, repris dans *Le Spleen de Paris. Petits poèmes en prose* [1869], Paris, Le Livre de Poche, 2003, p. 90-91).

22. L'un des Réfractaires s'appelait justement Chaque...

23. Jules Vallès, *La Rue*, « La Rue » [lancement du journal], 1^{er} juin 1867, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 937.

24. Jules Vallès, *La Rue*, « Notre premier numéro », 8 juin 1867, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 940.

25. Charles Baudelaire, « Mademoiselle Bistouri », *Le Spleen de Paris*, ouvr. cité, p. 204.

26. Jules Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 575.

27. Jules Vallès, *La Rue*, « La rue. De la Croix-Rouge à Vaugirard », *Œuvres*, ouvr. cité, I, 663.

28. Jules Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques », *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 736.

STREET ART ET CULTURES URBAINES

Toute l'œuvre de Vallès oppose le despotisme mortifère du passé, et les arts vivants qui s'épanouissent dans la rue. Inventifs, hybrides, ceux-ci proposent des recyclages inédits mêlant divers patrimoines culturels : la mythologie gréco-romaine et le folklore des contes et légendes, la culture de haute légitimité et l'inspiration populaire, les expérimentations esthétiques des avant-gardes et le goût « barbare » des foules et des enfants. Le chroniqueur partage la passion de ses contemporains pour les enseignes, inspiratrices paradoxales de la plus audacieuse modernité littéraire : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires²⁹... », écrit Rimbaud dans *Une saison en enfer*. Figuratives et métaphoriques, ludiques et symboliques, naïves et rouées, les enseignes inscrivent, obliquement, le discours politique que l'Empire bannit des rues.

Agrestes, concrètes, colorées, symboliques, poétiques, réalistes, naïves, impériales ou républicaines, saintes ou laïques, les enseignes développent toute une fantasmagorie où Vallès a bien noté quelques noms chargés de mythes antiques, chrétiens ou historiques : *La Vestale*, *Le Masque de Fer*, *À Absalon*, *Les Trois Canettes*, *L'Homme armé*, *Les Renards bleus*, *Au Signe de la Croix*, *À la Truie qui file*, *À la bonne femme*, *Les Chats noirs*, *À l'arme de Jessé* ; l'enseigne moderne, elle, a des couleurs politiques : elle est rouge, bleue ou violette, « pleine d'aigles, de coqs, de lys, de bonnets phrygiens, d'abeilles : c'est une cocarde³⁰. »

Nulla nostalgie passéiste : les enseignes sont une épigraphie de la modernité en marche. À Londres, l'allure des *public houses* vaut pour commentaire sociologique : son « air de charlatan avec une mine de boxeur », sa façade « tatoué [e] de jaune, de rouge, de bleu, comme un champion de ring³¹ » résume les goûts de la clientèle visée. À l'instar du passant baudelairien – « Tout pour moi devient allégorie³² » –, le chroniqueur de la rue voit parfois les enseignes les plus prosaïques se transfigurer en troublants emblèmes. Londres, capitale des brumes, multiplie les apparitions fantastiques :

Un bras tendu, un poing fermé sortent, par-ci, par-là, de la muraille : le bras du frappeur d'or qui brandit le maillet au-dessus du passant, image du capital qui courbe les intelligents sous sa loi et fait plier les reins des travailleurs³³.

Les vitrines ouvrent sur la rue un musée vivant de l'artisanat, multipliant les occasions de chocs esthétiques inattendus. Au Puy, l'enfant triste admire à l'étalage du cordonnier des « bottines de satin bleu, de soie rose, couleur de prune, avec des nœuds

29. Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, « Délires II. Alchimie du verbe », Paris, Gallimard, Folio, 1999, p. 192.

30. Roger Bellet, *Jules Vallès, journalisme et révolution*, ouvr. cité, p. 117-118 – la citation est tirée d'un article de *L'Événement*, 21 février 1866.

31. Jules Vallès, *La Rue à Londres*, « La plaie », *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 1308.

32. Charles Baudelaire, « Le Cygne », *Les Fleurs du mal* [1861], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 86. L'Andromaque du poète trouve son double populaire en la personne de Françoise.

33. Jules Vallès, *La Rue à Londres*, « La nuit », *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 1179.

comme des bouquets, et qui ont l'air vivantes³⁴ » ; à Paris, le chroniqueur salue avec enthousiasme les « œuvres d'art » qu'exposent les marchands de jouets : « Le cheval de carton se peinturlure comme on l'entend, à la Delacroix, violet ou rose [...] Quelques-uns de ces animaux sont sculptés ou peints par des mains d'artistes ; mais il faut toujours, pour qu'il réussisse, que le joujou ait un aspect excentrique ou barbare³⁵. » On croise dans la rue le prolongement populaire, irrégulier, sauvage de l'art officiel encaserné dans les musées. Le livre lui-même, emblème ordinairement austère de la culture de haute légitimité, se grime parfois pour s'intégrer à cette esthétique festive des trottoirs³⁶. Là où maints contemporains déplorent cet assujettissement aux lois publicitaires du marché, Vallès salue l'émergence d'une nouvelle forme de poésie urbaine.

Cette poésie transfigure le spectacle de la rue. Le passant tombe soudain nez à hanpe avec des « bottes *de sept lieues* [...] des instruments de torture, une invention de Denys le Tyran, les sabots de Phalaris ou les chaussons de Régulus³⁷ » : joyeux charivari où l'ogre des contes côtoie les monstres (sacrés) de l'histoire romaine. Au jour saint de Noël, les charcuteries font le trottoir, racolent sans pudeur le client : « Aussi vénérables que la tête de saint Jean dans le plat de Salomé, des têtes de veaux bleuâtres regardent passer les faméliques, l'œil morne³⁸. » Cette carnavalisation farcesque de la Bible rachète le terrorisme religieux qui, chaque dimanche, transforme Londres en nécropole concentrationnaire³⁹.

Cette culture populaire en mouvement a ses artistes, voire ses génies – lesquels déploient dans leurs étalages une créativité qu'on chercherait en vain dans les Salons⁴⁰. Les célébrités de la rue cristallisent toute une floraison légendaire, à l'instar des mythologies contemporaines de la vie littéraire : « légendes sinistres⁴¹ » de dompteurs dévorés par un fauve, histoires de troubadours retaillées pour les modernes joueurs de vielle... Autant de scénographies portées par la récente culture médiatique de masse. Le chroniqueur prend acte de ces mythologies du contemporain, tout en démontant leur fonctionnement grâce aux modernes méthodes d'investigation du proto-reportage : enquête sur le terrain, et collecte des témoignages.

Deux séquences récurrentes présentent ces pratiques d'investigation. La première met en scène la visite à l'artiste populaire (laquelle reprend et inverse les lieux

34. Jules Vallès, *L'Enfant*, Œuvres, ouvr. cité, II, p.172.

35. Jules Vallès, « La rue. Les jouets d'enfants », *L'Événement*, 1^{er} janvier 1866, Œuvres, ouvr. cité, I, p. 601.

36. Jules Vallès, *La Rue à Londres*, « Christmas », Œuvres, ouvr. cité, II, p. 1179.

37. Jules Vallès, *La Rue*, « La Rue. De la Croix-Rouge à Vaugirard », Œuvres, ouvr. cité, I, p. 662.

38. Jules Vallès, *La Rue à Londres*, « Christmas », Œuvres, ouvr. cité, II, p. 1217. Cette même année 1884, Huysmans célèbre dans *À Rebours* les deux tableaux que Gustave Moreau consacre à l'histoire de Salomé...

39. Jules Vallès, *La Rue à Londres*, « Un dimanche anglais », Œuvres, ouvr. cité, II, p. 1145.

40. Créativité variable, d'ailleurs : dans *Le Ventre de Paris*, la vitrine de la charcuterie des Quenu-Gradelle reprend les poncifs kitsch des Vénus de Cabanel, alors qu'Octave Mouret, avec son art barbare de l'étalage, est résolument avant-gardiste.

41. Jules Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques », Œuvres, ouvr. cité, I, p. 764. « Le lecteur verse des larmes sur la tombe du Morock mangé dans la cage », note le chroniqueur : *Le Juif errant*, comme *Les Mystères de Paris*, est un bon pourvoyeur d'imaginaires.

communs de la visite au Grand écrivain). La version ancienne de l'épisode, sous forme de descente dans les bas-fonds version *Mystères de Paris*, est rare⁴² ; plus souvent, le modèle convoqué est celui de l'interview :

« Les Chanteurs ambulants ». On va jouer un drame sous ce titre [...] On m'a dit que L'HOMME À LA VIELLE serait de la pièce [...]

Mais non ; je suis allé exprès chez l'homme à la vielle, et il m'a dit que M. Marc Fournier ne l'engageait point. Je n'ai pas voulu, toutefois, que ma visite fût perdue, et je n'ai quitté le gaillard qu'après lui avoir demandé quelques notes sur sa vie⁴³.

Inversement, le journaliste reçoit chez lui les saltimbanques, reconfigurant le motif du banquet des journalistes⁴⁴. Ce souci des témoignages de première main permet au chroniqueur rualiste d'enregistrer, en direct, certaines mutations symptomatiques. Les spectacles de rue ne sont pas à l'abri des évolutions économiques de la modernité ; dans les années 1880, la naissance des industries culturelles et la restructuration des entreprises foraines renversent « les baraques naïves, faites d'un peu de bois et de toile⁴⁵ ». C'en est fini des libertés bohémiennes qui, en 1864, faisaient rêver l'enfant-poète des « Vocations⁴⁶ » – ou le Bachelier géant.

LA PAROLE EST À LA RUE

Au XIX^e siècle, la mémoire insurrectionnelle de Paris a pour monuments le nom des rues rendues célèbres par tel épisode fameux, barricade ou massacre. Dans *Les Misérables*, le livre intitulé « Le 5 juin 1832 » juxtapose un chapelet de brefs paragraphes commençant tous par un nom de rue⁴⁷. C'est cette géographie révolutionnaire qu'effacent les grands travaux d'Hausmann, et que bannit la censure pointilleuse de l'Empire. *Le Tableau de Paris* d'Edmond Texier, publié au lendemain du coup d'État, mutile la capitale : « [II] ne montra guère que la façade de la ville, sans la maison de Sallandrouze trouée, sans la barricade de la rue Sainte-Marguerite, teinte de sang⁴⁸. »

En choisissant d'installer sa chronique dans la rue, Vallès, dans les années 1860, exploite les potentialités d'un choix forcé : les petits journaux littéraires où il écrit (dont *La Rue*) n'ayant pas le droit de toucher aux questions politiques, le journaliste tient un discours social aux implications idéologiques claires. « La rue a ses excentriques

42. Ainsi de la rencontre avec un nain (Jules Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques. L'entre-sort », *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 728).

43. Jules Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques », *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 736.

44. Jules Claretie, « Courrier de Paris », *L'Illustration*, 11 août 1866, cité par R. Bellet, J. Vallès, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 1476-1477.

45. Jules Vallès, « La rue à la fête foraine du XIV^e arrondissement », *La Vie moderne*, 9 octobre 1880, *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 422-423 [l'article est signé Jacques Vingtras].

46. Charles Baudelaire, « Les Vocations », *Le Figaro*, 14 février 1864, repris dans *Le Spleen de Paris* ; Jules Vallès, « Le Bachelier géant », *Le Figaro*, 25 juillet - 7 août 1864, repris dans *Les Réfractaires*.

47. Victor Hugo, *Les Misérables* [1862], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 1087-1088.

48. Jules Vallès, « Le Tableau de Paris », *Gil Blas*, 26 janvier 1882, *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 763. La maison de MM. Sallandrouze et Billecocq, marchands de châles rue Poissonnière, fut l'objet d'une fusillade nourrie et de tirs d'artillerie durant « la nuit du 4 » [décembre 1851].

et ses héros⁴⁹ » qui portent, en creux, l’empreinte d’un monde mal fait dont ils sont les victimes. Les monstres, physiques ou psychologiques, valent comme révélateurs d’un ordre inique – en 1869, c’est à l’Homme qui rit, le bateleur Gwynplaine, que Hugo confie la continuation du plaidoyer entrepris avec *Les Misérables* : « Le genre humain est au cachot. Que de damnés, qui sont des innocents⁵⁰ ! » En revanche, la rue ne se définit comme espace politique qu’à Londres, dont l’évocation vaut pour contre-épreuve d’un Paris bâillonné⁵¹ – mais ce silence est lourd d’attentes :

À gauche on rencontre l’hôpital Necker, où était encore, il y a quelques mois à peine, Auguste Blanqui [...] Je pourrais placer le portrait de cet homme qui fut le démon de la rue. Mais non : la rue ne doit être que le théâtre des observations tranquilles ou des souvenirs personnels [...] Je ferai votre portrait ailleurs, ô Blanqui⁵² !

Ce « démon de la rue » renvoie à la contre-mémoire des villes dont le journaliste se veut l’expression. Les travaux d’Haussmann ont rendu les contemporains sensibles à la dimension politique de l’urbanisme : les spectaculaires aménagements de la capitale visent à légitimer en droit l’ordre qui prévaut en fait – les premières pages de *La Curée* [1871] sont à cet égard significatives. L’urbanisme monumental du nouveau Paris trahit son histoire, et impose une falsification idéologique de sa mémoire sociale.

La rectitude de la rue moderne est lourde de conséquences : « En changeant la direction des rues, on a changé celle des esprits⁵³. » La capitale est retaillée sur un modèle quasi concentrationnaire, dont Londres, capitale du capitalisme industriel, offre l’angoissant paradigme⁵⁴. D’où le mépris de Vallès pour les monuments – notamment le Panthéon, « boîte à grands hommes » que le journaliste poursuit de sa vindicte⁵⁵. Le chroniqueur de la rue reproche au *Paris-Guide* de s’en tenir « à l’histoire des académies, des écoles, des monuments », de ne s’intéresser qu’aux « maisons qui [ont] une tradition ou une légende⁵⁶ ». Par deux fois, dans la trilogie de *Jacques Vingtras* qui construit une scénographie auctoriale forte, Vallès oppose la vie dans la rue et la fascination mortifère pour les monuments. Tout petit, l’enfant dédaigne la porte de Pannescac au Puy, au faux air de monument romain, pour s’immerger dans le fourmillement de la rue⁵⁷. Adolescent, Jacques, pensionnaire à Paris, se montre tout aussi réfractaire :

49. Jules Vallès, « La rue », *La Rue*, *Œuvres*, ouvr. cité, 1^{er} juin 1867 [premier numéro].

50. Victor Hugo, *L’Homme qui rit* [1869], Paris, Le Livre de Poche, 2002, p. 757.

51. Jules Vallès, « Journal d’Arthur Vingtras », *Gil Blas*, 17 janvier 1882, *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 761. Voir aussi, sur la même question, *La Rue à Londres*, « La Rue », *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 1145.

52. Jules Vallès, *La Rue*, « La Rue. “De la Croix-Rouge à Vaugirard” », 23 janvier 1866, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 664.

53. Jules Vallès, *Le Temps*, 15 juillet 1860, passage cité par R. Bellet dans Jules Vallès. *Journalisme et révolution*, ouvr. cité, p. 113.

54. Jules Vallès, « Causerie », *L’Époque*, 30 août 1865, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 1561.

55. Arrivé à Paris en juin 1848, Vallès adolescent aurait vu les vainqueurs de Juin bivouaquant autour du Panthéon criblé de balles (« La proposition Raspail », *Le Citoyen de Paris*, 8 mars 1881, *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 429-430).

56. Jules Vallès, « Le Tableau de Paris », *Gil Blas*, 26 janvier 1882, *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 764. *Paris-Guide*, patronné et préfacé par Victor Hugo, parut à l’occasion de l’Exposition universelle de 1867.

57. Jules Vallès, *L’Enfant*, *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 161.

Je flâne dans les rues pleines de femmes en cheveux ; elles sont si gaies et si jolies avec leurs grands sarraus d'atelier ! [...] C'est tout ce que je regarde.

Je n'ai pas envie de voir les monuments [...] je trouve que toutes les pierres se ressemblent, et je n'aime que ce qui marche et ce qui reluit⁵⁸.

Populaire, mais non uniquement plébéienne, la rue ouvre un espace de côtoiement démocratique au quotidien⁵⁹. D'où, chez Vallès, une scène récurrente : l'écrivain ou le journaliste trouve dans la rue la formule qui éclaire la situation. À minuit, en rentrant « par la rue déserte, grande page blanche⁶⁰ », les inventeurs de l'avenir trouvent « la note du jour » ; au petit matin, c'est en marchant dans la rue que Tridon, dans *L'Insurgé*, trouve la célèbre clause de l'Affiche rouge : « Place au peuple ! place à la Commune⁶¹ ! »

Plus radicalement, Vallès, dès 1865, recrute « le public tout entier⁶² » comme collaborateur pour sa chronique intitulée « La rue » ; il réitère l'appel au moment du lancement de *La Rue* : « Et que nos lecteurs soient, en même temps, nos collaborateurs et nos amis !/Nous voudrions que *La Rue* fût en relation directe avec la foule⁶³. » Cette relation passe par une interaction que l'écrivain rêve aussi directe que possible – Vallès délocalise dans la rue le journaliste et sa chronique, en une utopie d'interaction horizontale et sans médiation⁶⁴.

En adoptant la rue pour signature, Jules Vallès transfère au domaine médiatique la révolution opérée quelques décennies plus tôt par l'historiographie romantique : de même que Michelet invente une histoire totale qui donne voix aux petits, aux vaincus, « à bien d'autres encor », le chroniqueur de la rue fait entrer les invisibles dans l'espace social de représentation qu'est le journal – au moment même où le roman opère semblable conversion : « Ce livre vient de la rue », proclament les Goncourt en 1864, dans la provocante préface de *Germinie Lacerteux* (Vallès est l'un des seuls, avec Zola, à saluer aussitôt ce roman comme un chef-d'œuvre). Territoire du quotidien, la rue est un lieu privilégié d'investigation sociologique : le proto-reportage social trouve dans la rue l'interface entre public et privé, signes et symptômes, normes et pratiques. Vallès rêve d'un journal qui, né de la rue et y retournant, ouvrirait un espace de débat républicain authentiquement démocratique – à l'heure où les opportunistes au pouvoir continuent à affirmer, après Gambetta, qu'« il n'y a pas de remède social, car il n'y a pas de question sociale⁶⁵ ».

(Université Paul-Valéry, Montpellier/RIRRA 21)

58. *Ibid.*, p. 338.

59. J. Vallès, *La Rue à Londres*, « Le Soir », *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 1157. « La Révolution de 89 a passé par là », précise le texte.

60. *Ibid.*, p. 1169.

61. Jules Vallès, *L'Insurgé*, *Œuvres*, ouvr. cité, II, p. 1018.

62. Jules Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1865, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 574 [début de l'article].

63. Jules Vallès, *La Rue*, « Notre premier numéro », 8 juin 1867, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 941-942.

64. Jules Vallès, « La rue », *L'Événement*, 13 novembre 1866, *Œuvres*, ouvr. cité, I, p. 576-577.

65. Léon Gambetta, discours prononcé au Havre le 18 avril 1872.